

Un nuage roulait sur le fond du ciel morne
Comme un drap mortuaire au-dessus du martyr.
La nature muette et le désert sans borne
Assistaient éplorés à son dernier soupir.

Bientôt allait sonner l'heure de l'agonie.
Un vent doux et léger sur sa tête passait ;
La nature était belle et pleine d'harmonie ;
Devant la mort du juste elle s'attendrissait.

Diamants merveilleux de l'écharpe éternelle,
Astres qui vous bercez dans les mers de saphir,
Si vous avez une âme, elle n'est pas plus belle
Que l'âme de nos saints à leur dernier soupir !

L'apôtre conserva le sourire de l'ange
En regardant la porte éternelle s'ouvrir ;
Et ses yeux éblouis d'une vision étrange
Virent se dérouler les siècles à venir.

Il vit pendant longtemps notre belle patrie
Prosperer et grandir à l'ombre des autels,
Et, pour la protéger, notre race aguerrie
Se couvrir aux combats de lauriers immortels.

Mais comme il fut saisi d'une horrible souffrance
Quand il vit les pays qu'il avait découverts
Violemment arrachés au sceptre de la France.
Moins d'un siècle plus tard, accablé de revers :

Quand il vit le drapeau trahi par la victoire.
Aux bords du Saint-Laurent marchant sur des tombeaux ;
Puis déchiré, noirci, mais rayonnant de gloire,
Repassant l'Atlantique en glorieux lambeaux !

Mais plus tard O bonheur ! les races étrangères
Déposaient à nos pieds la morgue du vainqueur ;
Et, joignant nos destins, nous devenions tous frères,
Marchant vers l'avenir avec un même cœur.

Puis ses yeux étonnés virent sur les rivages
Du fleuve qu'il avait découvert pour son Dieu,
De splendides cités et de riches villages,
Et des peuples sans nombre affluant dans ce lieu.

Et partout le progrès ouvrant ses grandes ailes.
Couvrant et fécondant la plaine et les déserts.
Défrichait et peuplait ces régions si belles,
Et les villes lançaient leurs dômes dans les airs.

Au milieu des forêts passaient avec vitesse
Des chariots portés sur des ailes de feu ;
Mais hélas ! ce pays, où tout était jeunesse,
Avenir et grandeur, méconnaissait son Dieu !

Ce glaive transperça l'âme du saint apôtre ;
Mais son œil s'élançant plus loin dans l'avenir,
Après cette vision en vit passer une autre
Que les siècles verront peut-être s'accomplir :

Il vit le Canada, devenu missionnaire.
Chez les peuples voisins sonant la vérité,
Leur montrant la grandeur au sommet du Calvaire,
Sous l'aile de la Croix plaçant la Liberté.

Des bords du Saint-Laurent au golfe du Mexique,
Il vit la foi s'étendre et guérir de ses maux
Un grand peuple mourant ; et l'arbre catholique
De l'une à l'autre mer étendant ses rameaux.

Ce spectacle jeta l'apôtre dans l'extase.
Il s'écria : " Jésus ! enfin voilà ton jour ! "
Ce fut son dernier acte et sa dernière phrase.
Son âme s'envola dans un élan d'amour !.....

C'était un soir de mai : la lune, faible et pâle,
Ne se promenait plus dans le ciel azuré
Elle s'était cachée : et le flot, comme un râle,
Expirait doucement sur le sable doré.

A. B. ROUTHIER.

Les fiançailles.

Oh ! quelle différence entre un meunier bien portant et le même meunier perclus de rhumatismes ! Le maître Renoire, du moulin de Cornevache, en son état ordinaire, était un bon vivant, bien dodu, bien réjoui, qui se serait fait scrupule de manquer une occasion de rire, de dire un bon mot, ou de prendre sa part d'une bonne mystification. Pas l'ombre de fiel ou de rancune, de méchanceté encore moins ; indulgent pour les autres, pas trop dur pour lui-même : voilà ce que c'était que le maître Renoire, du moulin de Cornevache. Ce n'est pas lui qui aurait laissé passer une fête sans la chômer, et sans la faire chômer aux siens et à ses domestiques ; ce n'est pas lui qui aurait rencontré un ami sans lui donner une bonne tape sur l'épaule en manière de bienvenue, une femme ou une fille sans lui faire un compliment honnête, un chien sans lui demander de ses nouvelles, ou un chat sans lui faire des avances.

Mais la goutte lui était venue, les uns disent des cabarets où il restait très-volontiers, les autres de feu son père, qui de son vivant s'appelait Renoire-Tonneau, vu son embonpoint. Que ce soit d'ici ou de là, la goutte était venue, et le bonhomme était tout changé, depuis la houpette de son bonnet jusqu'à la semelle de ses gros chaussons de lisière. Oui, son bonnet de coton lui-même se conforme à sa triste pensée. Débonnaire en des temps plus heureux, jovial et posé crânement sur l'oreille, il est devenu morose et grognon depuis que le malade l'a tiré violemment sur sa nuque comme pour s'y ensevelir tout vivant. A peine entrevoit-on de chaque côté les lobes de deux oreilles rouges, traversées d'anneaux d'or. L'œil du meunier étincelle, ses favoris se hérissent, et les gens qui passent, le voyant immobile à la fenêtre ouverte, se disent tout bas l'un à l'autre : " Le maître Renoire a sa goutte, il n'a pas l'air commode."

Il n'a pas l'air commode ! je le crois bien. Si vous autres, bonnes gens, qui ne faites que passer devant le moulin, vous hâtez le pas, vous vous taisez, vous vous faites tout petits, pour esquiver quelque apostrophe véhémement, croyez vous que la vie ne soit pas un vrai fardeau pour tous les habitants du moulin, bêtes et gens ?

Demandez plutôt à Piédeleu, son gendre et son associé ; demandez à Rosalie, femme Piédeleu, sa fille aînée ; demandez à Hortense, sa seconde fille ; demandez à Louison, sa petite fille ; demandez au chat roux ; demandez au chat blanc !

Piédeleu, même la mouture faite, même à ses moments de loisir, ne peut plus fumer une bonne pipe sous les saules, en regardant la rivière qui passe et les araignées d'eau qui l'égratignent de leurs pattes menues ; il ne peut plus jeter l'épervier devant les vannes, ni pêcher aux goujons derrière le déversoir, ni causer avec le corbeau qui se démène dans sa grossière cage d'osier, ni faire la conduite à un ami, sans qu'une voix irritée partant des régions supérieures ne lui crie par la fenêtre ouverte : " Piédeleu ! paresseux ! au moulin ! "

L'infortuné Piédeleu s'esquive en rasant la muraille, et répond humblement : " On y va ! " Puis il se met à grommeler entre ses dents : " Faut-il qu'un si brave homme soit devenu enragé ! Dire qu'on ne peut pas se reposer une minute, quand on a travaillé comme un satyre ! "

Piédeleu a attrapé ce mot savant à la dernière foire de Vendôme, devant une baraque de saltimbanques. Il l'a trouvé beau, distingué, ronflant, et l'emploie à tout propos sans se douter combien est grotesque l'association de ces deux idées, d'une part un farinier mélancolique accablé d'ennuis et de travail, de l'autre la création fantastique, capricieuse et bondissante que la mythologie appelle un satyre.